

**6^e SYMPOSIUM DU GROUPE
INTERDISCIPLINAIRE DE
RECHERCHE EN ARCHIVISTIQUE
(GIRA)**

**«*Les archives,
de l'émotion à
l'information*».
*Conférence de clôture.***

Jacques Lacoursière

Si le thème de votre colloque était «Information et émotion», moi je me suis dit, c'est d'abord l'émotion qui précède l'information. Je vais parler surtout de moi, de mon expérience. Blaise Pascal a écrit «Le moi est haïssable». Mais Pierre Baillargeon a écrit un volume qui s'appelle «*Commerce*». Après avoir rappelé la phrase de Blaise Pascal, il ajoute : «Le moi est haïssable, c'est vrai, mais c'est celui des autres». Donc, je vais parler de moi.

Je suis une vocation tardive dans le domaine des archives. Il faut retourner en 1960. À ce moment-là, j'avais déjà 28 ans. Ça vous donne un peu l'âge que j'ai. Je terminais mon cours à l'école normale Maurice-L.-Duplessis. Duplessis venait de mourir. J'avais un professeur en histoire qui s'appelait Denis Vaugeois. À cette époque, j'étais beaucoup plus prédestiné à la poésie et au roman qu'à l'histoire. Au cours de l'été de 1960, Vaugeois me dit : «Je t'invite à venir avec moi aux Archives publiques du Canada» – c'est comme ça qu'on les appelait à l'époque – «je fais des recherches pour ma thèse sur la présence juive non seulement en Nouvelle-France, mais au Bas-Canada et au Québec.» Nous avons dépouillé, lu au complet la fameuse pétition de 1827 dans laquelle on demandait le rappel de lord Dalhousie. C'était la copie, parce que l'original avait été acheminé à Londres. La copie, c'était 87 000 signatures. On les a examinées une par une, pour essayer de voir s'il n'y avait pas des Juifs. Le simple fait de toucher à un document d'époque, le simple fait de le dérouler – parce que c'était un énorme rouleau- m'a permis de prendre un contact physique avec le passé. Et cette fameuse pétition là, c'est celle qui nous a mérité le surnom de «Chevaliers de la Croix», parce qu'à peu près 80 % des signatures étaient avec une croix. Mais ça, on a découvert par après que, s'il y avait autant de croix, c'était tout simplement parce que c'était au cours de la période estivale que les gens avaient signé la pétition. Donc, on travaillait au champ, et on disait «Ah lui, untel, je suis sûr qu'il aurait signé ça!». En conséquence, on a imité sa signature avec la croix, la fameuse croix.

À Ottawa, Vaugois et moi avons ensuite dépouillé des dizaines et des dizaines de documents, même des centaines, voire des milliers, de documents qui parlaient de la permission d'ouvrir une auberge hassidique, toujours à la recherche des Juifs.

Une des conséquences fut que j'ai quitté la littérature pour me lancer en histoire. C'était l'époque de la gestation de l'Université du Québec. À Trois-Rivières, nous avons le Centre d'Études Universitaires. J'ai commencé à enseigner l'histoire au Séminaire de Trois-Rivières et au Centre d'Études Universitaires de Trois-Rivières. Au Séminaire de Trois-Rivières, je suis devenu archiviste. Tout à l'heure, une dame parlait de la richesse des archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, mais je peux vous dire qu'au Séminaire de Trois-Rivières, nous avons des archives vraiment extraordinaires. C'est là que j'ai repris contact avec des documents. On avait à peu près 8000 livres qui concernaient l'histoire de la Nouvelle-France, l'histoire de la province de Québec et l'histoire du Canada. Je les ai tous regardés un par un. À la même époque, j'ai fait à peu près 80 000 fiches de chronologie.

Au mois d'octobre 1962, nous avons lancé le journal historique «Boréal Express». C'était moi le secrétaire de rédaction. Tout simplement, nous avons commencé à fouiller les journaux, à fouiller les documents, à relire des textes que nous avons peut-être déjà lus, aussi bien les «Relations» des Jésuites que la correspondance de Marie-de-l'Incarnation, ou l'«Histoire véritable et naturelle...» de Pierre Boucher. Ainsi, nous avons réussi à redonner vie à un passé, avec l'idée que ceux qui consulteraient le «Boréal Express» découvrirait la richesse de l'Histoire, non seulement de l'histoire politique, de l'histoire constitutionnelle, de l'histoire religieuse, mais aussi de l'histoire de la littérature, de l'histoire des sciences, de l'histoire des sports, ainsi de suite. Nous nous étions donné comme slogan «Par l'histoire, citoyen du temps», parce que le but de l'histoire, c'est de faire en sorte que le temps présent s'estompe et qu'on devienne vraiment citoyen du temps. Le passé devient aussi présent que le présent! Je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé – mais moi j'ai fouillé Frontenac énormément, à un point tel que j'ai fait un chèque avec la date de 1692. Ça a été refusé à la Caisse populaire, cela va sans dire. Les gens du 17^e siècle et du début du 18^e siècle, étaient devenus plus présents pour moi que mes propres contemporains.

Je pense que le fait de relire des correspondances fait en sorte qu'on développe de plus en plus un esprit critique, parce qu'on dit «Ah tiens, regardez, lui là, il ment. Lui, il ne sait pas ce qui va lui arriver, mais nous, on sait ce qui va lui arriver.» De sorte que, par le contact avec le document, on brise le temps présent pour retourner dans le passé.

L'émotion est toujours là. Vous savez, le vieux saint Thomas d'Aquin avait déjà dit dans sa «*Somme théologique*»: «Nihil in intellectu quod primum in sensu», «Rien n'arrive à l'intelligence qui n'est d'abord passée par les sens». Et je pense que c'est vrai.

Nous avons, par la suite, publié le «*Canada-Québec: synthèse historique*». Ça, c'était une aventure où nous nous sommes beaucoup plus fiés à ce que nous avons déjà accumulé comme connaissances qu'à une recherche originale.

Aux Archives du Séminaire de Trois-Rivières, j'ai fouillé dans les tiroirs. Par exemple, j'ai lu au complet la correspondance de Benjamin Sulte avec sa cousine qui était Ursuline à Trois-Rivières. Et là, j'ai vu que Benjamin Sulte était un polémiste

extraordinaire, parce qu'il disait que les Trifluviens sont «une bande de cocos» – Je ne sais pas s'il y a ici des Trifluviens? – J'ai lu aussi la correspondance de Félix Leclerc avec Monseigneur Albert Tessier. Tessier, à un moment donné, a fait du ménage dans sa correspondance. Les lettres les plus litigieuses sont peut-être disparues. Ça arrive. Je ne sais pas si vous faites des inventaires de collections? Posez-vous toujours la question : «est-ce que, par hasard, la personne n'a pas fait disparaître des lettres qui pouvaient être compromettantes pour elle? La conséquence, c'est que nous avons souvent une vision imparfaite du personnage auquel nous nous intéressons.

Je me rappelle d'une lettre de Siméon Marchesseault, un patriote de 1837 qui a été déporté aux Bermudes. C'est une lettre à sa femme dans laquelle il décrit un peu la vie qu'il avait en exil. Il y dit «Tout va bien, tout va très bien, il n'y a pas de problème». À la fin, il y a une petite note, il dit : «Mes culottes, mes culottes, mes culottes». En fait, il mentait, et il venait de se faire prendre les culottes baissées. Il m'a fallu quelque temps avant d'être capable de comprendre ce qu'il voulait dire.

Ensuite, Hélène-Andrée Bizier et moi, nous avons fait *Nos racines : l'histoire vivante des Québécois*. L'éditeur Robert Laffont nous a dit : «Avant que vous commenciez à écrire, il faut absolument que vous ayez une documentation à toute épreuve.» Il nous a voté 300 000 \$ pour monter une banque de documentation. Nous avons dépouillé des journaux, dont la «Gazette de Québec», de 1764 jusqu'à 1820, «Le Canadien», «La Minerve», etc. Nous avons photocopié à peu près 800 000 pages de documents. Ainsi, nous avons à notre disposition une documentation qui avait été classée. Par exemple pour les événements de 1837-1838, nous avons peut-être un mètre de documents, qui étaient soit de la photocopie de correspondance ou soient des articles de journaux. On avait dépouillé à peu près tout ce qu'il y avait comme journaux à ce moment-là.

Je ne sais pas si vous connaissez *L'Histoire publique*? Le cours se donne à Carleton et à McGill. J'étais récemment à Chicoutimi, à l'UQAC, et il y a un cours d'histoire publique. L'histoire publique, c'est tout simplement la vulgarisation, le décloisonnement de l'histoire. Ça implique des archivistes, ça implique des bibliothécaires, pour faire en sorte que les connaissances soient beaucoup plus accessibles, et que ce soit rendu vraiment le plus près possible du public.

Quand on dit «faire la critique interne et externe d'un document», il faut la faire aussi avec les vivants, parce que très souvent, sans s'en rendre compte, bon nombre de vivants mentent. Et c'est pour ça que, si vous consultez les enregistrements sonores de personnes âgées, vérifiez toujours parce que vous ne savez pas ce que ça va représenter. On a vu tout à l'heure, dans l'enquête, une photo du petit garçon qui fume. C'est une photo vraiment extraordinaire, nous l'avons déjà publiée dans *Nos racines*, et l'aspect iconographique... Il y a un dicton chinois qui dit qu'une image vaut mille mots. Malheureusement, très souvent, on est incapable de décoder une illustration. À une certaine époque, je faisais partie d'un groupe qui avait été formé par les Archives publiques du Canada. Notre tâche était d'analyser une gravure ou une photo. Pour une gravure, nous avons trouvé une centaine d'utilisations possibles, aussi bien au niveau du personnage, au niveau du costume, au niveau des objets. Souvent, l'on ne s'arrête pas à voir la richesse que constitue telle ou telle photo, ou telle ou telle gravure. C'est pour cela qu'il faut utiliser l'illustration avec parcimonie. Mais, quand nous avons publié *Nos racines*, Hélène-Andrée et moi, nous avons publié à peu près 4800 illustrations, dont plusieurs l'étaient pour la première fois.

Voilà ! L'émotion pour moi précède la connaissance. Je me rappelle, quand j'étais archiviste, j'avais apporté en classe des originaux. Je disais à mes élèves : « Touchez ce billet, juste du bout des doigts, parce que c'est un explorateur du XVII^e siècle qui a écrit cet original-là ». L'histoire, l'enseignement de l'histoire, prenait alors un autre visage, parce qu'il y avait un contact avec le passé, il y avait un contact avec une personne qui avait marqué l'histoire, aussi bien comme explorateur que comme dirigeant politique. Je pense qu'on n'utilise pas assez, peut-être, des originaux en classe pour motiver les jeunes, pour leur montrer que l'histoire c'est quelque chose de vivant. L'histoire, c'est tout simplement le passé qui reprend vie. Si nous étions capables de décoder notre mémoire génétique, notre ADN génétique, nous serions capables de retourner jusqu'au Moyen Âge, peut-être même dans l'Antiquité, que nous avons été marqués par ceux qui nous ont précédés.

Il y a le Comte du Plessis, qui n'a rien à voir avec Maurice, qui a écrit l'ouvrage *La Caravane humaine*, dans lequel il dit : « Depuis le début de l'humanité, nous formons une immense caravane. Le devoir de chacun, c'est de faire en sorte que la caravane continue à avancer. » Je pense que la journée où nous nous rendrons compte que nous sommes un maillon, que nous faisons partie de cette immense caravane-là, et ça c'est l'histoire qui peut nous le montrer, et c'est avec le travail des archivistes, le travail des historiens, le travail des bibliothécaires, qu'on est capable de se rendre compte et de convaincre les autres qu'on fait partie de cette fameuse caravane, qui depuis des millénaires avance. Le problème, c'est qu'on ne sait pas vers quoi.

Merci.

Jacques Lacoursière Historien